

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU DOCUMENT
Éditions Les Belles Lettres



*Shiki sur son lit de malade (Byōshō no Shiki),
aquarelle de Nakamura Fusetsu, avec un poème de Tsuchiya Bunmei,
reprise dans Images de Fusetsu dans l'esprit du haïku (Fusetsu haiga, 1910).*

1. (5 MAI)

— Un lit de malade six pieds de long : voilà le monde qui est le mien. Et ce lit de malade de six pieds de long est encore trop vaste pour moi. Certes il m'arrive d'étendre la main à grand-peine et de toucher les nattes, mais il n'est pas question d'allonger mes jambes en dehors du matelas pour laisser mon corps se détendre. Dans les pires moments, je suis assailli de douleurs extrêmes, et parfois je ne peux plus du tout bouger, ne serait-ce que d'un pouce. Douleurs, tourments, hurlements, analgésiques : chercher timidement un sentier de vie sur le chemin de la mort, et désirer avec avidité une faible paix, quelle dérision ! Et pourtant, dès lors que l'on demeure en vie, il y a des choses que l'on tient absolument à dire. Je n'ai chaque jour sous les yeux que des journaux et des revues, mais il arrive souvent que la douleur m'empêche même de les lire ; néanmoins il me suffit d'en parcourir quelques lignes pour me fâcher, me mettre en rogne, à moins que parfois, exceptionnellement, cela ne me procure une joie inexplicable qui me permet d'oublier les souffrances de la maladie. En guise de préambule, voilà ce que sont, mes chers amis, les sentiments d'un malade tout le temps couché, et qui plus est ignorant des choses du monde depuis maintenant six ans¹

— À l'extrémité ouest de la province de Tosa² se trouve une petite île appelée Kashiwa-jima, avec un village de pêcheurs de quelque deux cents feux et une école pratique de formation aux métiers de la mer. La salle de classe fait quarante mètres carrés, le bureau cinq (il sert aussi de chambre à coucher au directeur), les salles de travaux pratiques dix-huit ou dix-neuf, les frais de fonctionnement se montent à quatre cent vingt yens, les frais d'équipement à vingt-deux yens et ceux pour le petit matériel à dix-sept yens ; on y compte soixante-cinq élèves, le salaire mensuel du directeur est de vingt yens, et il semblerait qu'il n'a pas été augmenté depuis quatre ans. En outre, les élèves tirent profit de leurs travaux et, avec cinq centimes de matière première, ils fabriquent des conserves qui en vaudront vingt. Pour un filet fabriqué de leurs mains, ils gagnent quatre-vingts centimes. Ils sont contraints de placer leurs gains sur un compte d'épargne postal d'où ils n'ont pas le droit de les retirer, sauf pour le voyage annuel

de l'école. Cet établissement de petite taille est, semble-t-il, devenu célèbre chez les gens du métier, mais il est bien sûr ignoré du grand public. En apprenant son existence, une joie si profonde m'a envahi que les larmes ont jailli. Si l'on n'arrive pas à faire bouillir la marmite de l'État³, quel bonheur au moins d'entrer dans cette école de formation aux métiers de la mer, de trancher de la bonite, d'exposer des seiches au soleil, de fabriquer des filets et de travailler sous la conduite d'un directeur comme celui-là !

2. (6 MAI)

— Comme je suis né peureux, j'ai toujours détesté porter un fusil. Cependant, quand j'étais au collège supérieur⁴, il m'est arrivé d'aller à l'exercice et de tirer à blanc avec un Mauser⁵, mais en dehors de cette occasion je n'ai jamais utilisé d'arme à feu, même en salle de tir ; et, à la seule vue d'une personne portant un fusil, j'éprouve un désagréable sentiment de danger, de sorte que je n'ai jamais eu l'idée d'aller à la chasse pour le plaisir, bien qu'on me l'ait vivement conseillé. Était-ce l'année dernière ? Quand j'ai entendu dire qu'un certain Iwasaki avait tué par inadvertance un étudiant de ses amis, j'ai trouvé cela insupportable, bien qu'il se soit agi de quelqu'un qui m'était complètement inconnu. Or, après cette affaire, à la requête légitime du père de la victime, la famille Iwasaki a trouvé une solution honorable en élaborant une charte familiale selon laquelle désormais plus aucun de ses membres ne chassera ; c'est un résultat positif, mais depuis cet épisode j'en suis venu à éprouver une inquiétude de plus en plus grande à l'égard de la chasse en général. Ces derniers temps cependant, à mesure que mon idiotie s'accroît, je suis devenu incapable de lire des textes raisonnés et, finalement, rien ne me réjouit ni ne me distrait autant que de lire les histoires de chasse rapportées dans les journaux. Selon un certain moine bouddhiste⁶, il n'est rien de si cruel que la chasse : tuer par surprise, par derrière, un oiseau tout à la joie de son chant, ce serait exactement comme abattre un homme qui se réjouit de composer le verset initial d'un poème lié⁷, rien n'est plus affreux. Il n'y a rien à redire à cela et, du point de vue de l'oiseau, l'acte est assurément abominable, mais les gens ordinaires, quand ils chassent, éprouvent des sentiments véritablement innocents et dignes de sympathie ; c'est pourquoi je préfère écouter leurs histoires de chasse plutôt que des histoires de politique ou d'économie : elles sont plus divertissantes.

— En outre, la chasse se pratique à la campagne, et par cela même les histoires de chasse sont souvent pleines de saveur. Les fines gâchettes en particulier ne s'y vantent pas de multiplier inutilement les prises en tuant moineaux ou bécasses, elles s'y réjouissent plutôt de découvrir des chemins. Malheureusement, nombreux sont ceux qui

ignorent la beauté, et quand on prête l'oreille à leurs histoires, celles-ci sont le plus souvent insipides, ce qui est bien dommage. Les histoires de chasse, comme je l'ai dit, parlent de balades dans la campagne et, bien sûr, ce n'est pas quand elles racontent comment on tue des oiseaux qu'elles nous intéressent, mais quand elles s'attardent sur les à-côtés. Très rares cependant sont les conteurs qui savent ainsi nous séduire. Récemment, dans la revue *L'Ami de la chasse (Ryôyû)*, il était question des chasses du professeur Iijima⁸ en Allemagne, et comme il s'agissait d'un récit extrêmement détaillé, c'était beaucoup plus intéressant qu'à l'ordinaire. Iijima explique par exemple que, quand il est allé chasser dans la réserve de l'ambassadeur Inoue⁹, chacun avait apporté un repas japonais préparé à la maison, que l'on se versait des bouteilles de saké Masamune¹⁰, et qu'il a profité de l'occasion pour apprendre le japonais au chasseur (allemand) qu'il avait recruté. On trouve ainsi des passages comme celui-ci :

Puis à l'intérieur, lors des repas par exemple, je lui avais enseigné à répondre *hei* quand je frappais dans mes mains. Mais le vilain me répond *hi* d'une voix étrange. C'est une tranche de vie quotidienne vraiment amusante, à s'en tordre les côtes.

De fait, c'est vraiment amusant à lire. Je voudrais que toutes les histoires de chasse ressemblent à celle-ci. Que dis-je ! J'aimerais même qu'elles entrent encore plus dans les détails. Ainsi la chasse même pourra-t-elle échapper à la cruauté.

3. (7 MAI)

— Comme les pivoines de Tōkyō proviennent souvent de plants du Kamigata¹¹, il semblerait en fait que seules les pivoines d'hiver fassent le chemin d'est en ouest. En dehors des pivoines, les récitatifs chantés de style *gidayū* arrivent eux aussi à la capitale en provenance de l'ouest. Et ceux qui trouvent leur origine à Tōkyō sont de type *tokiwazu* ou *kiyomoto*¹². De même que les pivoines sont les plus éclatantes et les plus somptueuses de toutes les fleurs, le *gidayū* est de tous ces styles musicaux le plus éclatant et le plus imposant. Le goût des choses éclatantes et imposantes en art se serait-il donc développé dans l'Ouest, et celui de la sobriété à Tōkyō ? Pour ce qui est du *haiku*, celui de Kyōto a depuis toujours quelque chose de somptueux et d'imposant, alors qu'à Edo il est souvent plein de subtilités. Dans les versets de Buson, on trouve tout le charme des pivoines. Ceux de Rankō manquent de force, mais ils ont quand même eux aussi leur côté pivoine. Les versets de Baishitsu¹³ sont vulgaires, mais ils font penser à la « pivoine à aiguilles de pin¹⁴ ». Du côté d'Edo, en revanche, les versets de Kikaku et Ransetsu, comme ceux de l'école de Shirao¹⁵, même s'ils ne sont pas complètement dépourvus d'éclat, ont tous quelque chose de sobre qui les rapproche des pivoines d'hiver.

4. (8 MAI)

— En regardant des photographies de tableaux occidentaux anciens, je découvre des peintures de paysage peintes par les Hollandais il y a deux cents ans environ¹⁶. Il s'agit sans doute d'un thème rare pour cette époque. Au Japon, ce sont les peintures de personnages qui sont peu nombreuses, alors que les peintures de paysage sont extrêmement courantes, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il y ait eu des peintures de paysage depuis la haute Antiquité. À l'époque de Kose no Kanaoka¹⁷, bien sûr, et ensuite jusqu'à l'émergence de l'école Tosa¹⁸, on a peint essentiellement des hommes et des bouddhas, et c'est après l'arrivée des moines zen venus de Chine¹⁹, et le commencement d'échanges mutuels en matière de religion bouddhique, que furent importées les peintures de montagnes et d'eaux de style chinois qui eurent par la suite du succès dans notre pays²⁰

Au Japon, comme leur nom même l'indique, on peint souvent de vastes paysages « de montagnes (*san*) et d'eaux (*sui*) ». Mais en Europe, comme on ne peint pas de paysages si démesurément vastes, nombreux sont les tableaux où l'on reproduit essentiellement de grands arbres. C'est pourquoi, même quand on peint l'eau, on ne représente qu'une partie de rivière ou de mer, et on ne peut appeler ces œuvres « peintures de montagnes et d'eaux » (*sansui-ga*).

Quand on regarde les peintures de paysage occidentales, on comprend que les plus anciennes reproduisent très précisément le caractère majestueux des grands arbres. Quand on passe aux plus récentes, elles ne s'attachent pas nécessairement à la majesté des grands arbres, mais le plus souvent à rendre avec légèreté la tendre fraîcheur des arbres ordinaires. D'un goût austère on est passé à un goût tendre, d'un goût sévère à un goût léger : tel est le mouvement général du monde, et pas seulement en peinture sans doute, ni seulement en Occident.

Autrefois, parlant du Beau en littérature, il m'est arrivé de distinguer trois styles : narratif, lyrique et descriptif²¹. Quelqu'un m'a alors attaqué, qui disait qu'en Occident le style narratif et le style lyrique existent bien, mais pas le style descriptif ; et j'ai répondu en riant que nous n'avions donc pas imité l'Occident. Là-bas, depuis longtemps,

comme il n'y a guère de peintures ou de poésies de paysage, il semble que les savants ne s'intéressent pas du tout au paysage, même quand ils débattent d'esthétique. Cela vient de l'étroitesse de leurs connaissances et on ne peut que leur donner tort.